

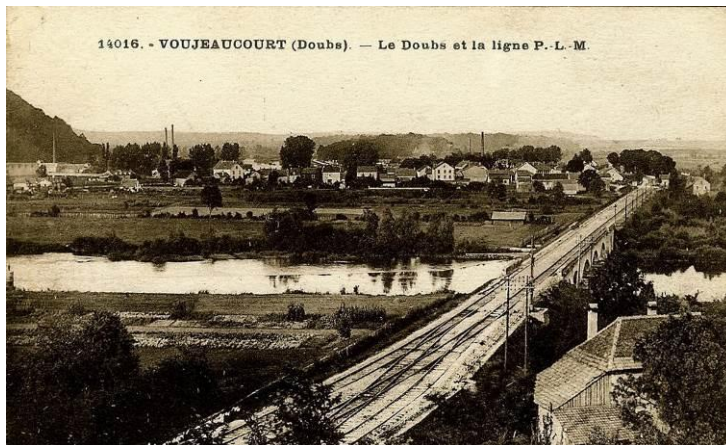
# L'ERE INDUSTRIELLE

En fait, certains font débuter cette époque peu après 1769 lorsque la machine à vapeur est inventée.

La première révolution industrielle se situe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et les locomotives à vapeur vont sillonner la France sur leur chemin de fer, tractant wagons de passagers et de marchandises.

En août 1852, le conseil général du Doubs obtient que la future ligne Besançon Belfort passe par Baume-les-Dames, Clerval, L'Isle-sur-le-Doubs, Colombier-Fontaine et Montbéliard.

Le 20 avril 1854 un décret impérial attribue la concession à la Compagnie du Chemin de Fer de Paris à Lyon. (P.L.M)



La ligne est ouverte le 1<sup>er</sup> juin 1858 entre Besançon et Belfort, en voie unique.  
La mise en double voie date du 12 mars 1879.  
Cette ligne passe par Dampierre, Berche et Voujaucourt. Une gare est construite à Voujaucourt..



La gare  
et  
l'hôtel de la Gare

La ligne est électrifiée en courant alternatif 25 kV – 50 Hz le 10 septembre 1970.



Lors de cette première révolution, on assiste à une mécanisation de la production industrielle.

Notre paroisse Saint Michel est concernée par un autre moyen de transport, un peu plus ancien, le canal du Rhône au Rhin.

**Bart, Bavans, Berche, Dampierre, Voujeaucourt** sont concernés par le passage de ce canal, déjà en germe au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Assemblée Constituante, en 1791, adopte le projet modifié par Bertrand. Le canal s'appellera : canal du RHONE au RHIN. Les travaux commencent rapidement, puis s'arrêtent vu les événements et reprennent en 1801 par ordre de Bonaparte. Sous l'Empire, le canal s'appellera "Canal Napoléon". Avec Louis XVIII, les travaux continuent et le canal portera le nom de « Canal Monsieur », Monsieur étant le titre que portait le frère puîné du Roi de France. Ici, il s'agit du Comte d'Artois, futur Charles X, qui visita la Comté en 1814 et vint à Besançon. Pour l'honorer, on lui dédia le canal.

En 1834, la jonction est faite entre le Rhône et le Rhin. Les premiers bateaux venant de Lyon, arrivent aux abords de Besançon, le dimanche 31 juillet 1820. Ce fut l'occasion d'inaugurer le canal, cérémonie qui se fit ce jour-là, en grande pompe et dans l'allégresse générale.

Avec les gouvernements des 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> République, et même au Second Empire, il perdit son nom et on l'appela de nouveau canal du RHONE au RHIN. Par la suite, on fit encore des travaux pour agrandir les écluses et les porter aux dimensions actuelles. Les Allemands firent de même entre Mulhouse et Strasbourg en 1892.

« Son utilité est appréciée, non seulement des départements qu'il parcourt, mais encore de l'Allemagne, de la Suisse et de toutes les provinces du midi » (annuaire du Doubs 1826)



Il a fallu creuser en maints endroits le lit du Doubs pour que les péniches puissent passer, et empiéter sur les prés des paysans pour créer un chemin de halage, les péniches étant tractées par des chevaux tout au long du canal, y compris pendant une partie du XX<sup>e</sup> siècle.



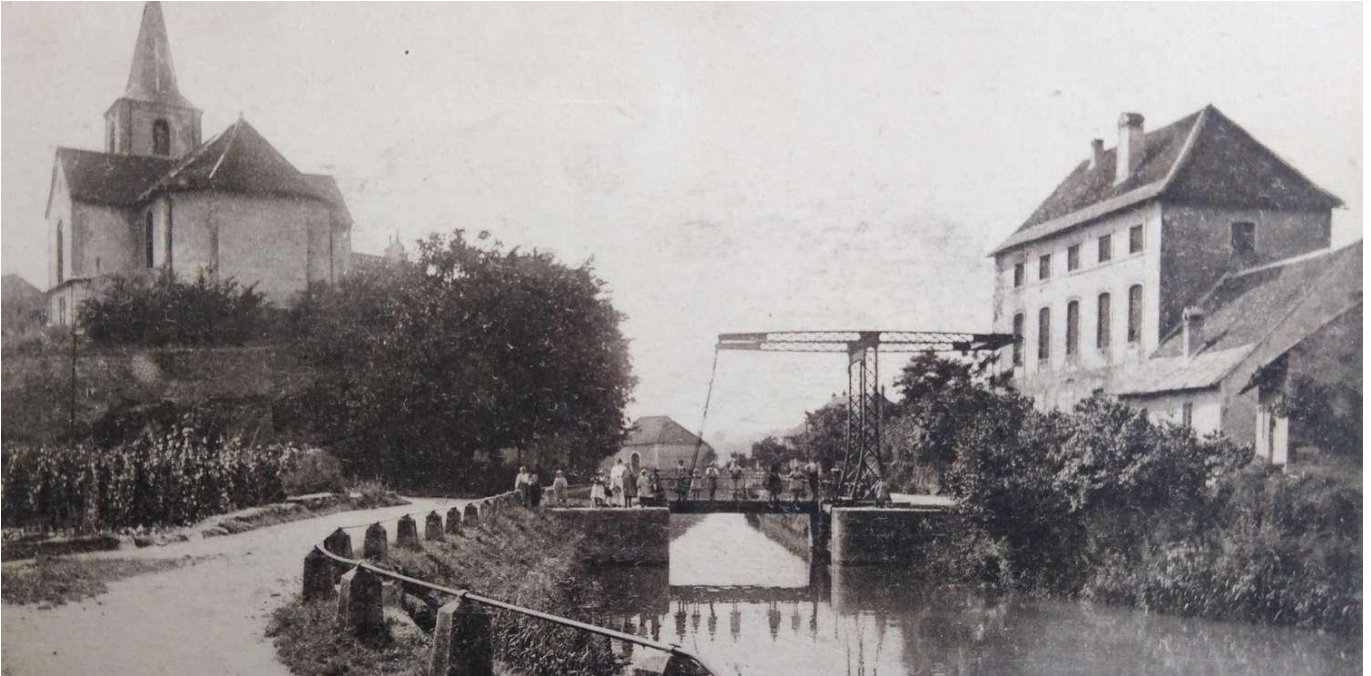
Le halage pouvait aussi être fait « à col d'homme »

Les mariniers utilisent une lanière de chanvre, la « bricole » attachée à la corde de halage.



*"Ils tractaient tête baissée, le regard vide, les épaules labourées par la bande de tissu de la bricole. Ils halaient, les dents serrées sur leur fatigue, gesticulant sans cesse pour tenter de chasser les mouches nombreuses qui voltigeaient sur le chemin de halage..."* Arilde Bacon rend ainsi compte de l'effort des mariniers. De ce travail surhumain (parfois 12 heures par jour) ne restent que quelques photos et de rares témoignages. En principe la loi Freycinet de 1879 interdit le halage à col d'homme, mais celui-ci subsistera encore longtemps. Ces interdictions se heurteront à l'hostilité des haleurs dont c'était le seul revenu.

Le canal et le pont-levis à Dampierre, la maison-forte à droite ( début du XXe siècle)



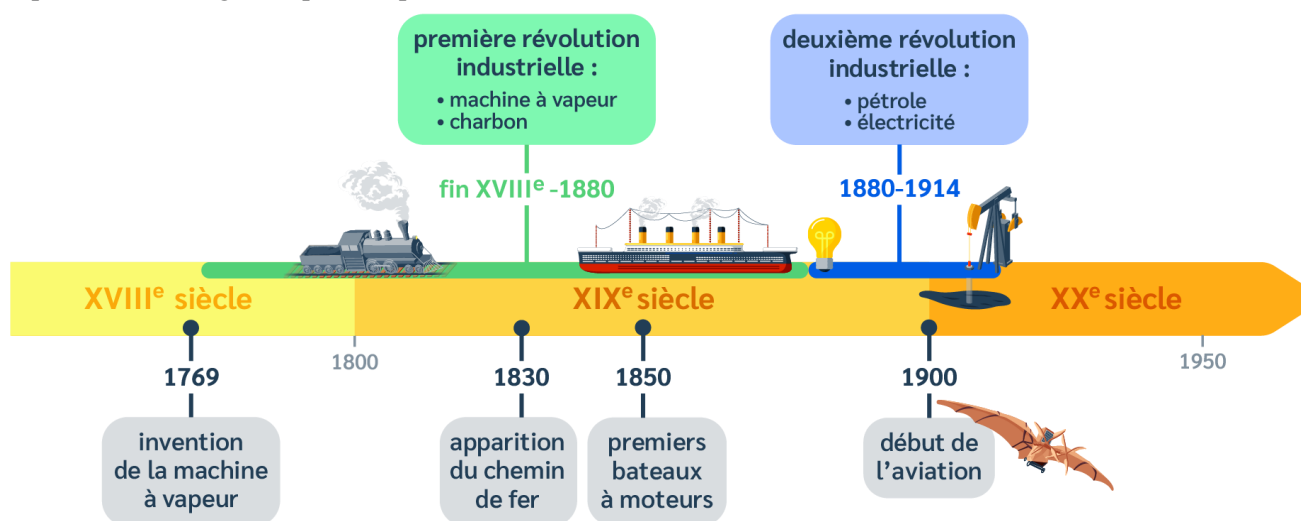
Ce chemin de halage est actuellement une vélo route et le canal ne voit plus guère passer de péniches, mais plutôt des bateaux de plaisance.



La deuxième révolution industrielle, 1880, 1914, est due à l'irruption du pétrole et de l'électricité dans la vie de nos anciens.

Le ciel va commencer à se peupler d'avions, l'aviation débutant en 1900.

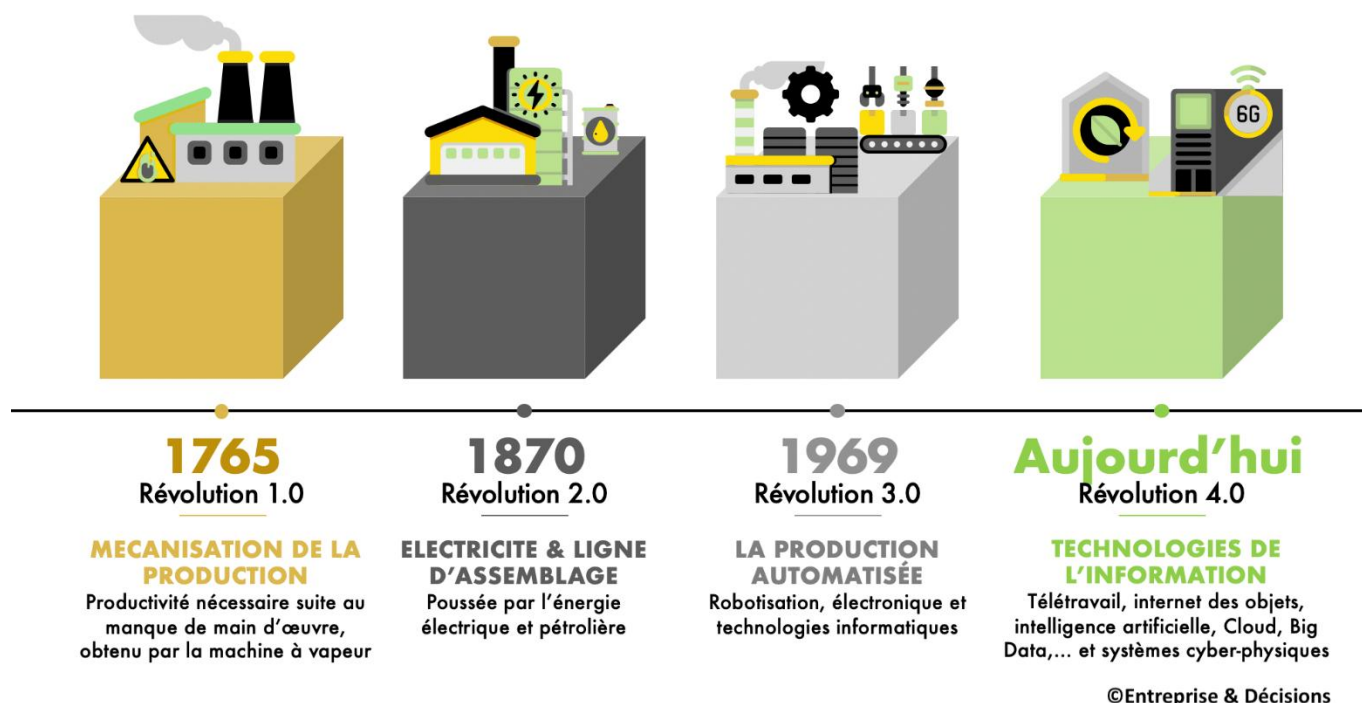
La production en ligne va prendre place dans les usines.



© SCHOOLMOUV

source <https://www.schoolmouv.fr/cours/la-revolution-industrielle/fiche-de-cours>

Troisième révolution industrielle au milieu du XX<sup>e</sup> siècle : naissance de la robotisation, de l'électronique et de l'informatique.



**GPO** Mag .fr LE SITE D'INFORMATION DES DIRIGEANTS D'ENTREPRISE

Nous vivons actuellement, au XXI<sup>e</sup> siècle, la 4<sup>e</sup> révolution, celle des technologies de l'information.

Mais revenons au XIX<sup>e</sup> siècle.

Un changement important intervient avec la première révolution industrielle, quand les machines se perfectionnent et deviennent centrales dans la production agricole.

Cela n'empêchera pas complètement le retour de la faim : disette de 1812, famine de 1816-1817 et succession de mauvaises récoltes survenues entre 1820 et 1830, en 1837 et en 1846-1848.

Par ailleurs, un article de la Société d'émulation de Montbéliard daté du 3 mai 1855 rapporte que « des diarrhées ont été nombreuses dans plusieurs communes qui étaient cernées par des foyers cholériques très voisins. Voujaucourt, Bart, Grand-Charmont, Colombier-Fontaine, Allondans en sont des exemples. Il n'y eut aucune personne chez qui elle ait revêtu des caractères plus graves, tandis que Beaucourt a, pendant la même période, perdu environ 10% de sa population. Cette épidémie de choléra a eu lieu en août et septembre 1854. »

Ainsi même le XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas été épargné par les calamités.

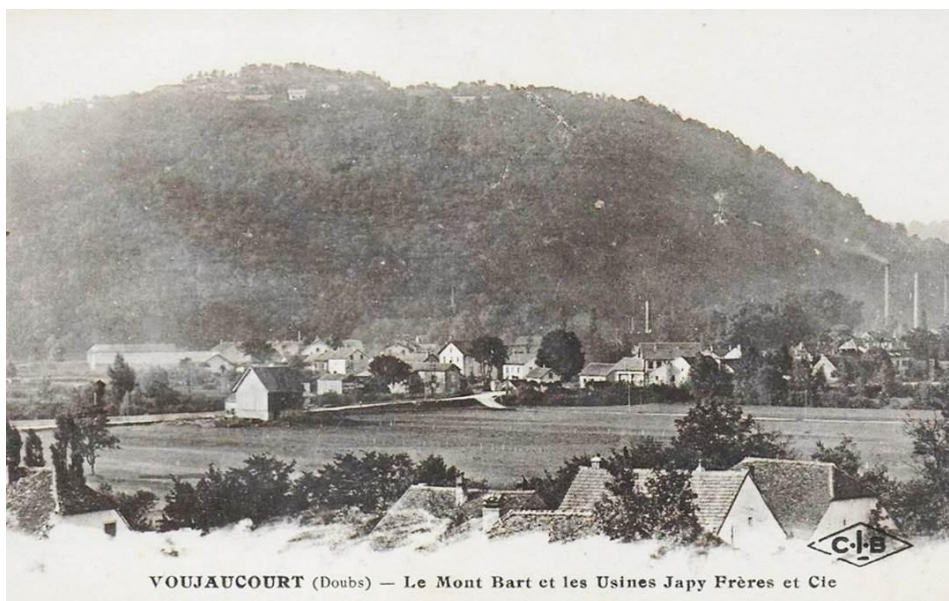
Dans tous nos villages, le centre reste rural : à **Bart**, deux fermes seront en exploitation jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à maintenant, 2025, les prairies inondables nourrissent encore un troupeau de brebis et à Châtillon, un champ est ensemencé en colza.



Par ailleurs, la force hydraulique de l'Allan fait tourner des moulins, germes des futures industries installées au XIX<sup>e</sup> siècle.

La population qui jusque-là était surtout rurale, va radicalement changer.

La classe ouvrière va naître et se développer tandis que les paysans vont peu à peu disparaître.



La légende de ces cartes postales est mensongère !

Il s'agit bien des usines Japy, mais elles sont sur le territoire de la commune de **Bart** !



Tout va commencer avec le moulin de La Roche, sur l'Allan, moulin à trois paires de meules qui appartenait à monsieur Dorian. Il devient, en 1884, la fabrique d'acier fondu des frères Charles et Frédéric Japy, avec quatre fourneaux de fusion, un martinet et une cage de fusion à froid.

En 1831, l'usine se métamorphose en « casserie », c'est-à-dire fabrique de casseroles Laurent et Lalance. La production fut évaluée à 220 000 francs or à cette époque.

1860 : rachat par Japy et fabrication d'articles de ménage émaillés et d'objets en tôle galvanisée jusqu'en 1955.

Entre 1834 et 1846 : 80 ouvriers.

En 1870 : 430 ouvriers

En 1921 : l'usine La Roche Japy emploie 750 ouvriers.

Pour loger tout ce monde, le quartier de la cité du Mont Bart voit le jour, construit entre 1920 et 1928 par la société Japy Frères et Cie, vraisemblablement pour loger la main d'œuvre tchèque de l'usine de la Roche. Sept maisons doubles, dénommées "cités n°1 à 7" sur la matrice cadastrale, sont bâties en 1920-1921 par la société immobilière de Laroche (devenue société d'Habitations à Loyer Modéré de Fesch-le-Châtel vers 1960). En 1927-1928, cette petite cité est prolongée vers le sud par la construction de cinq maisons jumelées, selon un modèle dessiné par l'architecte montbéliardais Eugène Rees. Ces logements, ainsi que trois habitations collectives datant du milieu des années 1920, sont construits pour le compte de l'office départemental des Habitations à Bon Marché.

La cité ouvrière se compose de 15 maisons, abritant de deux à huit logements. Une longue habitation comprenant un étage de soubassement, un rez-de-chaussée surélevé et un étage carré renferme huit logements contigus, auxquels on accède par deux entrées en façade (n°1 et 3 impasse du Mont-Bart). Deux constructions en rez-de-chaussée, bâties en parpaing de mâchefer enduit, renferment chacune quatre logements (n° 22 à 32). Les sept maisons doubles des années 1920-1921 sont situées aux n° 6 à 20, et 1 à 11 rue du Mont-Bart. Vraisemblablement construites en moellon de calcaire enduit, elles comprennent un rez-de-chaussée et un étage de comble, et sont couvertes d'un toit à deux pans. Bien qu'elles soient aujourd'hui très dénaturées, elles se rapprochent des logements doubles mis en œuvre à la cité des Voironnes à Fesch-le-Châtel. Les cinq maisons jumelées, vraisemblablement destinées à des cadres ou des contremaîtres, sont à un étage de soubassement, un rez-de-chaussée surélevé et un étage de comble. Les pignons et le niveau de soubassement sont soulignés par des assises de moellon à bossage rustique.



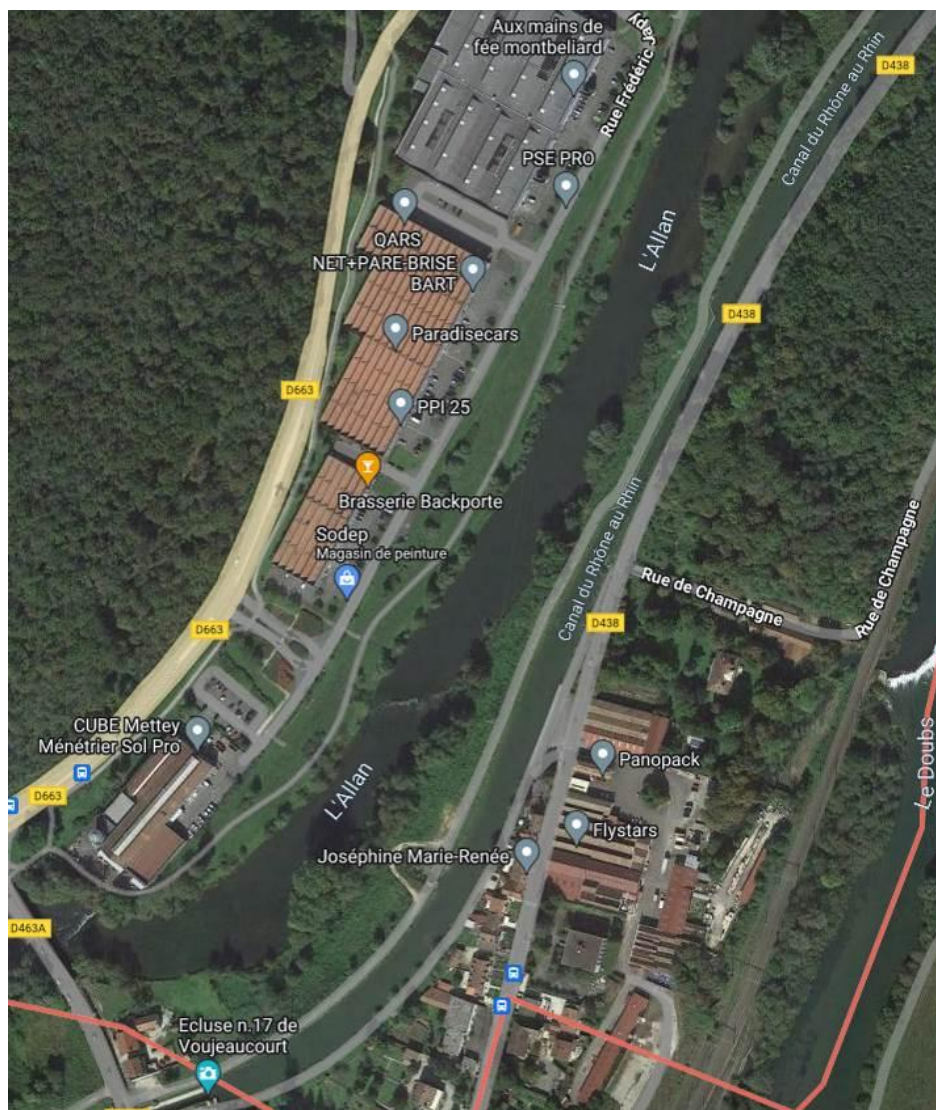
Source : <https://pop.culture.gouv.fr/>

En 1955, l'usine est vendue à Peugeot Auto qui installe des ateliers de câblerie et amortisseurs. Elle emploie environ 1 500 salariés.

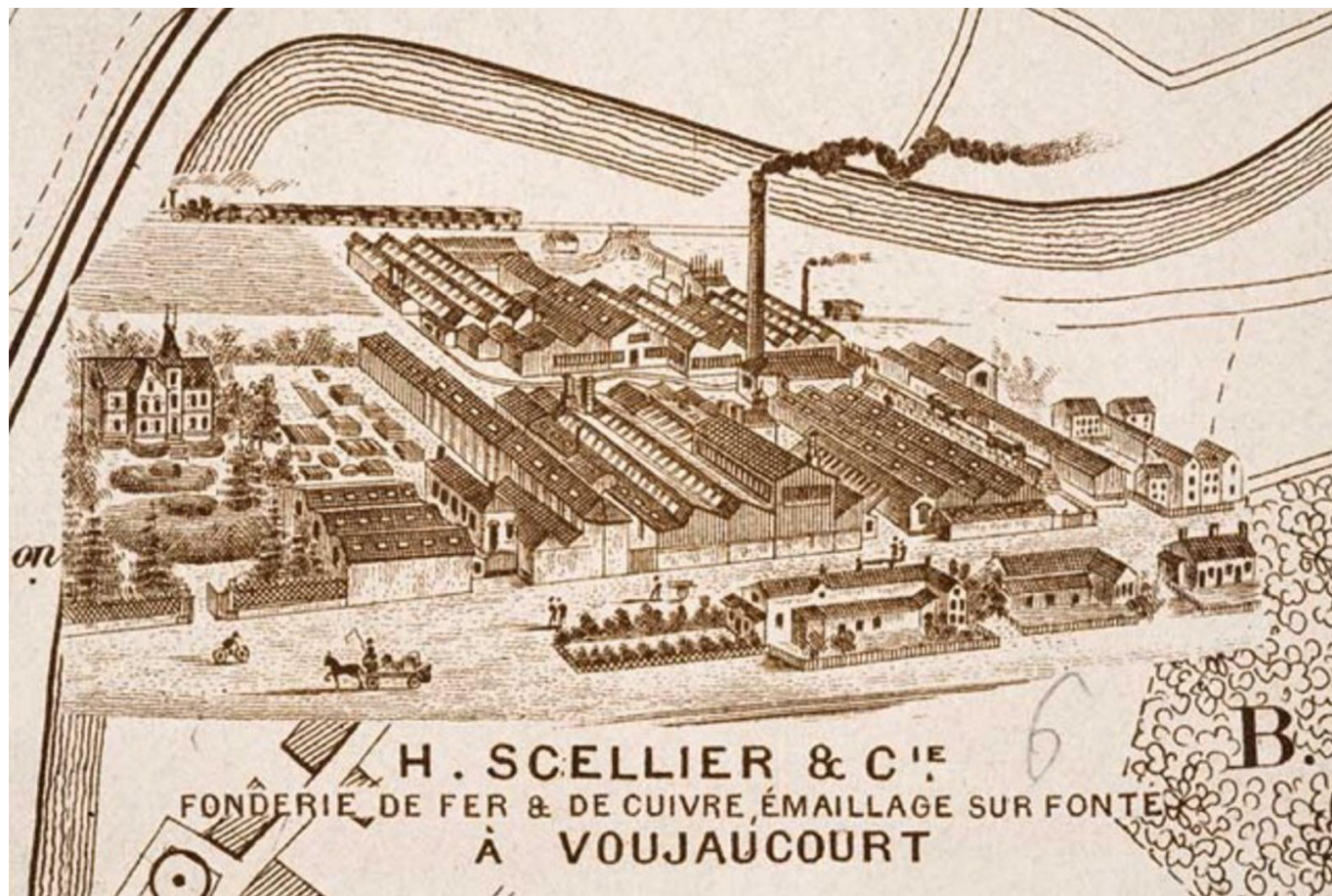
La câblerie Peugeot :  
quelques membres du personnel.



Après la fermeture de l'usine, Pays de Montbéliard Agglomération la rachète pour y développer un parc d'activités industrielles et artisanales qui regroupe actuellement une quinzaine d'entreprises et offre 400 emplois.



Une autre implantation industrielle est attribuée à Voujaucourt mais se situe en réalité sur la commune de Bart. Elle est située au pied de l'éperon de Châtillon, entre le canal et le Doubs.



Par ordonnance royale du 4 novembre 1839, les sieurs Lalance et Morel, respectivement négociant et banquier, sont autorisés à établir un barrage sur le Doubs pour actionner un moulin à farine sur la rive droite, au lieu-dit la Brébiserie. Les travaux n'ayant pas été exécutés, les intéressés obtiennent une nouvelle autorisation le 18 novembre 1856.

La matrice cadastrale ne mentionne pourtant aucune construction jusqu'à la vente du terrain à Gabriel Henri Scellier, vraisemblablement en 1868. Ce dernier fait construire une fonderie de seconde fusion comprenant un "bureau-magasin, une fonderie, et un atelier de moulage" en 1869 et une maison, achevée en 1870. L'usine est équipée d'une turbine hydraulique, mise en service en février 1873. Cinq maisons (d'ouvriers ?) sont construites entre 1873 et 1877.

La fonderie fabrique des poteries de fonte de fer, des appareils de cuisine et de chauffage, des articles d'ornement (flambeaux, bougeoirs, lampes, etc.) et pratique également l'émaillage sur fonte. L'usine est agrandie en 1880 (atelier de moulage et fonderie, "maison-cité ouvrière"), en 1883 (atelier, logement du cocher, écurie, remise, serre) et en 1886-1887 (magasin à sable et à charbon, "des cuvettes", hangar). Un four à gaz est construit en 1902, des bureaux, un magasin et un logement de concierge en 1905 et un "pavillon et belvédère" en 1909.

En 1923, la fonderie apparaît sous le nom d'E. Gauthier et Cie. Elle fabrique des appareils sanitaires et de la robinetterie. Une cité ouvrière est édifiée au sud de l'usine vers 1929 (IA25000926). La fonderie est équipée en 1931 d'une turbine radiale Goulut-Borne (Luxeuil-les-Bains, 70) de 64 ch.

Elle est reprise par la famille Lévy, puis Pourquery de Boisserin après la Seconde Guerre (fabrication de réservoirs de chasse d'eau). Elle cesse ses activités vers 1958.

Le site est aussitôt acquis par la société Joseph Lévy, qui exploite un négoce d'acier jusqu'au début des années 1980. Plusieurs ateliers de fabrication ont été détruits dans les années 1960, tandis qu'un bâtiment de bureaux a été édifié vers 1970.

Les bâtiments sont repris en 1985 par la société Panofil (devenue Panopack en 2001), qui implante son entreprise de conditionnements en bois pour fils et câbles (bobines, palettes, caisses, etc.).



Un atelier de fabrication et de conditionnement a été construit vers 1995 au sud du site, en partie sur la commune de Voujeaucourt. La centrale hydroélectrique est exploitée par un particulier.

Alors que la fonderie Gauthier et Cie emploie 176 ouvriers en 1912 et 187 en 1926, la société Panopack n'en emploie plus que 28 personnes.



L'ancien hall de fonderie



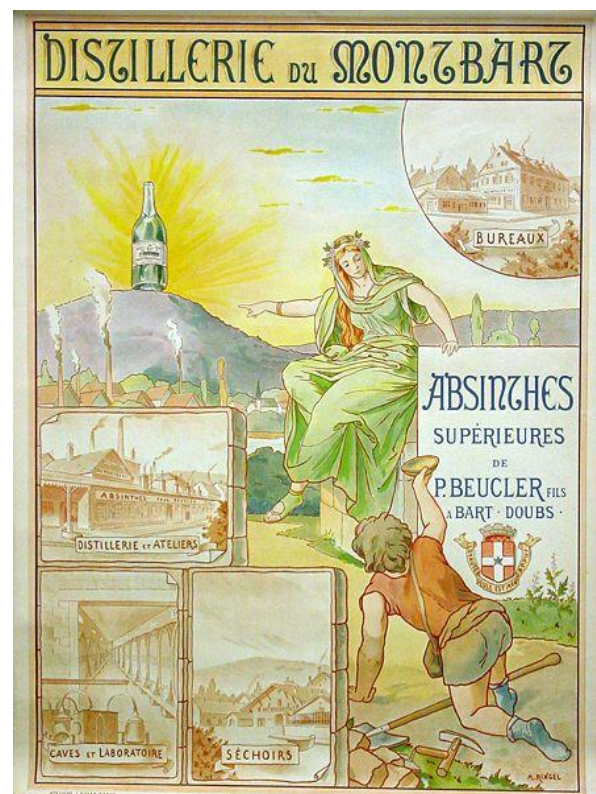
La cité ouvrière

Le logement patronal, reconstruit après un incendie, se compose d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un étage carré ; il est couvert d'un toit à croupes en tuile mécanique.



Source : <https://patrimoine.bourgognefranche-comte.fr/dossiers-inventaire/fonderie-scellier-puis-gauthier-actuellement-usine-liee-au-travail-du-bois-panopack-et-centrale-ia25000935>

Par ailleurs, de 1832 à 1950, **Bart** avait une distillerie créée par Paul Beucler, produisant des sirops, limonades, de l'absinthe et une liqueur voisine de la Chartreuse, la Montbartine.





Un détail sur cette publicité : les fleurs sont des campenottes, les jonquilles du Mont-Bart !

Notons que Paul descend d'une famille de deux frères brebisiers wurtembergeois, originaires de Rutesheim (localité proche de Stuttgart), venus s'installer au Pays de Montbéliard dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle à la demande du prince qui veut repeupler le Pays de Montbéliard après les massacres de la Guerre de Trente Ans.

Leurs parents se nommaient Boeglin mais les scribes montbéliardais, qui ne comprenaient pas bien la langue wurtembergeoise, calligraphièrent Boekler, puis Beukler. Le k disparut avant 1770, à l'initiative de pasteurs bilingues formés à l'Université de Stuttgart. Source : Exposition proposée par la bibliothèque municipale de Bart en 2003

Le village est traversé en partie par le Rupt, un ruisseau qui a occasionné bien des inondations !

Ci-dessous celle de juin 2016 due à un gros orage.



Lui aussi a été aussi la force motrice d'un ancien martinet qui fut brûlé par les Francs-comtois en août 1636. Il fut reconstruit mais à nouveau ruiné en 1725. La scierie-menuiserie puis menuiserie- entreprise de pompes funèbres Jouffroy actuelle est située à son emplacement.

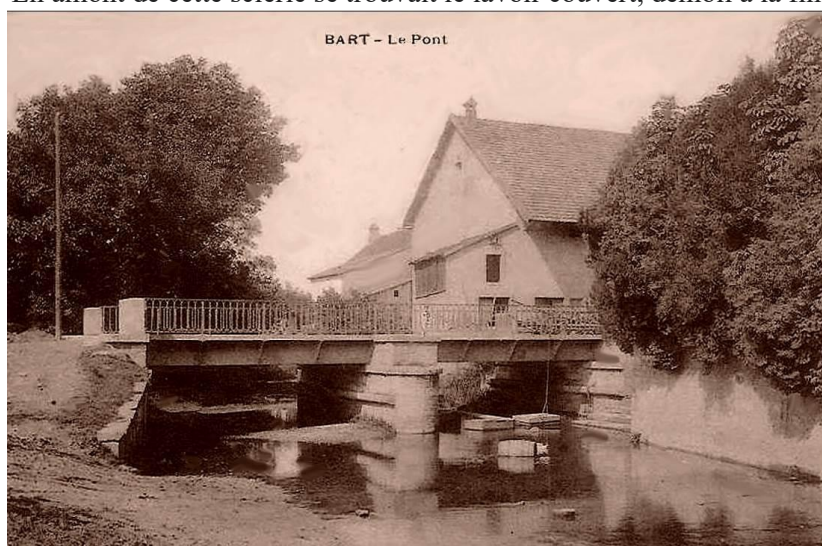
(source BART-SUR-LE-RUPT mars 1966-mars 1968 , bulletin communal)



La scierie est visible tout à fait à droite de la carte postale



En amont de cette scierie se trouvait le lavoir couvert, démolì à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.



Sur cette carte postale, on distingue, sous l'arche de droite, dans l'eau, les viviers de l'Hôtel du Centre, situé en aval de la scierie. Au XX<sup>e</sup> siècle, Bart possédait trois hôtels-restaurants.

La commune s'est développée sous l'impulsion de ses industries, sa population délaissant peu à peu l'agriculture. Elle présente, en ce XXI<sup>e</sup> siècle, une structure de petite ville urbanisée avec, le long d'une grande rue, quelques fermes transformées en habitations, mémoire de ce que fut l'ancien village rural. Un fort appel de main d'œuvre lié à l'essor des Automobiles Peugeot au XX<sup>e</sup> siècle fut à l'origine des quartiers nouveaux, zones pavillonnaires situées en périphérie. Au XXI<sup>e</sup> siècle, les terres cultivables ont pratiquement entièrement disparu.



10131 - BART (Doubs). - Hôtel du Centre

La partie basse du village est protégée des inondations, fréquentes autrefois, par une digue au sommet de laquelle se trouve la vélo route. A l'est de cette digue, une prairie inondable a été préservée pour absorber les crues de l'Allan. Les lotissements ont grignoté la forêt qui n'a pas complètement disparu.

#### Le Parc des sablières

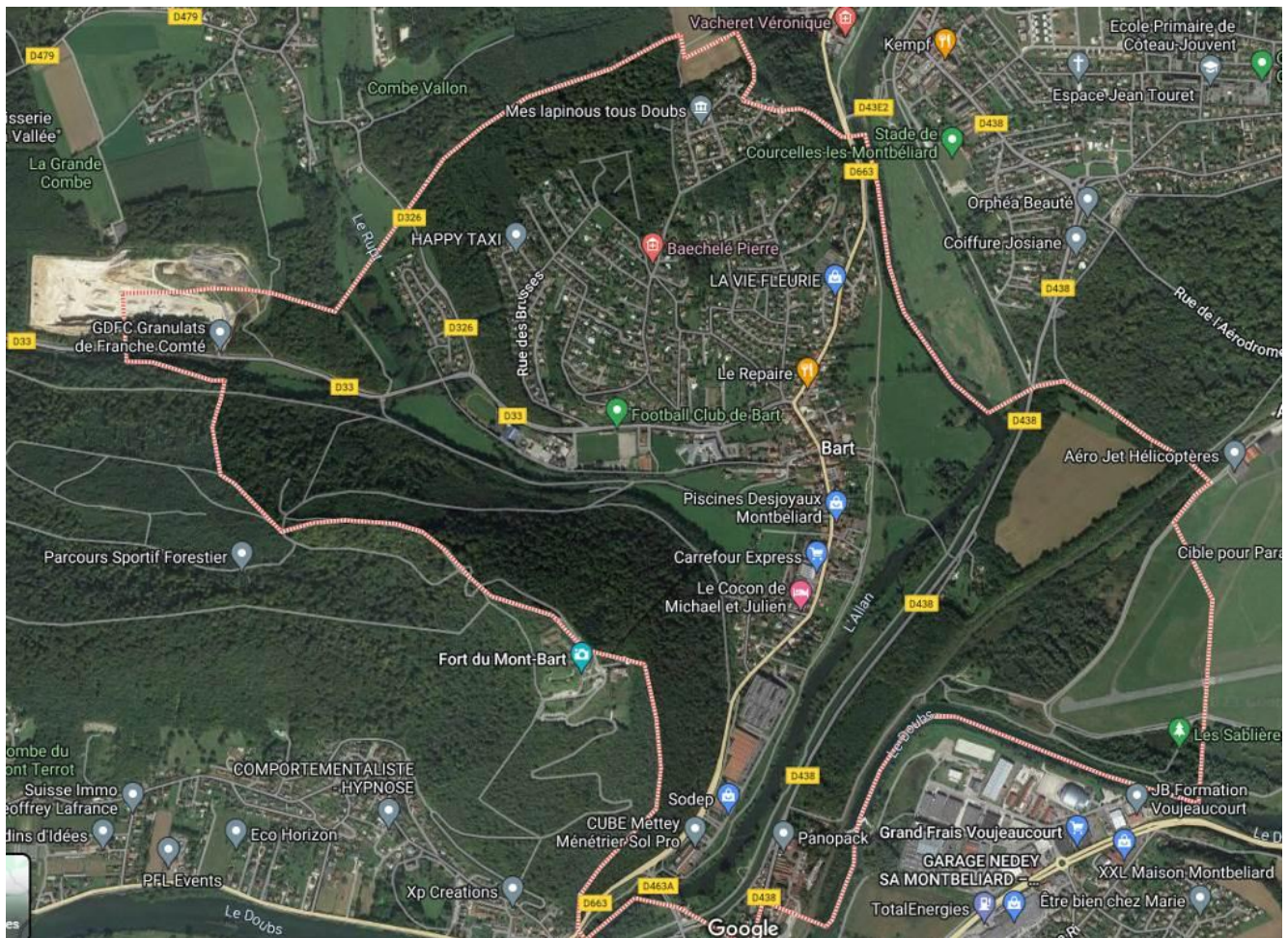
Ce parc est réputé pour ses paysages préservés et sa biodiversité.

Bordée par une saulaie blanche, les anciennes sablières se sont transformées en un riche milieu naturel grâce à la dynamique de la rivière. Ce site accueille notamment de nombreuses espèces d'insectes ainsi que des oiseaux migrateurs. Situé en zone urbaine, le parc des anciennes sablières offre un espace naturel préservé qui joue un rôle très important dans l'épandage des crues du Doubs. Ouvert à tous, il est un lieu apprécié pour les activités sportives de plein air.



Il est aménagé pour offrir aux visiteurs des activités de plein air telles que la randonnée, le vélo, l'observation de la faune et de la flore. Les sentiers bien entretenus traversent des zones boisées, des prairies et des étendues d'eau, offrant ainsi une variété de paysages naturels.

La préservation de l'environnement est un aspect essentiel du parc des Sablières de Bart et de Courcelles, avec des efforts continus pour protéger la faune et la flore locales. Les gestionnaires du parc encouragent également l'éducation environnementale et organisent souvent des activités et des événements pour sensibiliser le public à la nature et à sa préservation.



## Bavans

La commune n'a pas été touchée par l'implantation d'industries, mais les habitants y ont développé d'autres activités. L'une est particulièrement hors du commun.

En 1943, Lucien Jeannet, dresseur, et habitant de Bavans depuis son enfance, crée le Cirque Gruss-Jeannet avec ses amis Alexis Gruss senior et André Gruss.



Alexis GRUSS "Senior", Lucien JEANNET, André GRUSS

Sur son cheval, Alexis Gruss, pour une figure de haute école



Leur cirque devint l'un des plus importants d'Europe et porta différents noms, entre autres : Gruss-Jeannet (de 1943 à 1949), Radio Circus (de 1949 à 1955), Cirque-Zoo Jean Richard (de 1957 à 1958), Le Grand Cirque de France (de 1959 à 1966, avec le spectacle gigantesque BEN-HUR Vivant), Circorama Achille Zavatta (1967). Lucien Jeannet décéda en 1977 et il est enterré au cimetière de **Bavans**.

**Bavans** possède encore une grande partie de son territoire en terres cultivables.

Ce village n'a pas échappé à la construction des zones pavillonnaires du XX<sup>e</sup> siècle pour loger les personnes ayant trouvé du travail chez Peugeot. Des immeubles datent aussi de cette période.

Comme à Bart, toutes ces constructions s'étendent en périphérie du vieux village.

Bavans en 2008



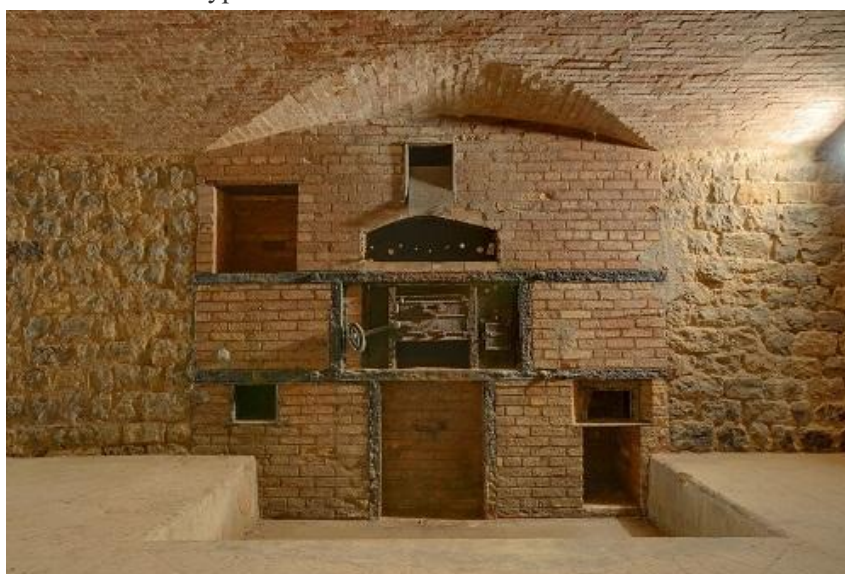
Une autre célébrité de **Bavans**, le fort du Mont Bart.



Après la défaite de 1871, la France craignant une nouvelle attaque de l'armée allemande, organise une nouvelle ligne de défense le long de la nouvelle frontière. Construit de 1873 à 1877, le fort du Mont-Bart domine les vallées du Rupt, du Doubs, de l'Allan et même de la Lizaine car il culmine à 497m d'altitude. Il complète la ceinture fortifiée de Belfort en empêchant son contournement. Il se tient en lieu et place du village celt.



L'atout du fort du Mont-Bart est d'avoir subi très peu de modifications depuis sa construction, ce qui en fait un site remarquable, témoin de l'architecture type du fort Séré de Rivières.



La boulangerie (photo Thomas Bresson)

Ce fort pouvait communiquer avec plusieurs autres forts par signaux optiques.

Pour cela, il dispose de deux postes.

Celui du nord communique avec les forts du Mont-Vaudois, du Salbert, Lachaux, tandis que celui du sud communique avec la batterie des Roches, le fort du Lomont et le fort de Chailluz près de Besançon. Les signaux, codés en morse, étaient envoyés en utilisant la lumière solaire grâce à un héliostat, ou en cas de mauvais temps, grâce à une lampe à acétylène.

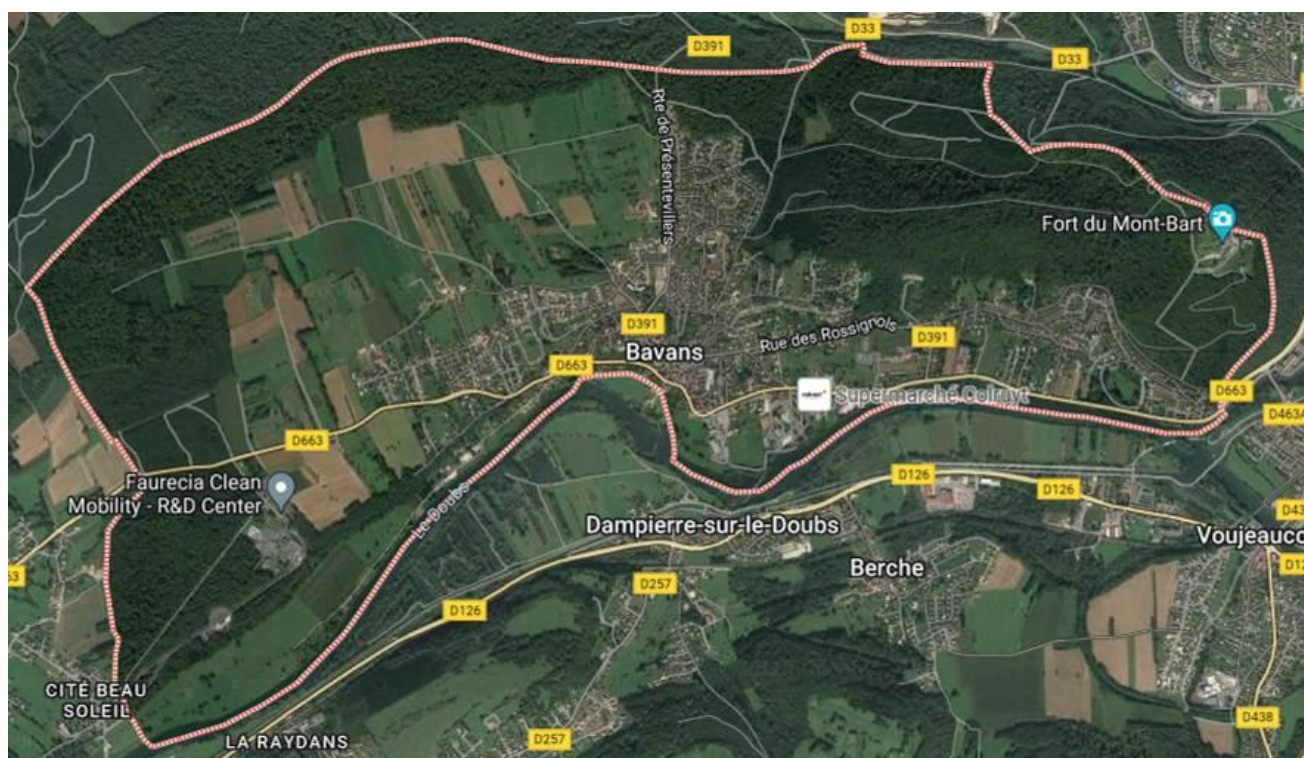


Casemate optique (photo Thomas Bresson)

L'Association « le Mont-Bart » a été créée le 7 MAI 1986

Son but est la sauvegarde du patrimoine et pour ce faire, la restauration du fort.

Avec le soutien financier des pouvoirs publics : la Région de Franche-Comté, le Conseil Général du Doubs, la Mairie de **Bavans**, soutien depuis le début, et récemment la Communauté d'Agglomération du Pays de Montbéliard, l'Association a œuvré au cours de toutes ces années pour atteindre ses objectifs. Grâce aux subventions elle a pu faire intervenir ponctuellement les stagiaires de l'AFPA de la section taille de pierre ainsi que des artisans tailleurs de pierre, dont les compétences et la maîtrise des gestes, tout au long de l'année, font l'admiration des visiteurs et le respect des professionnels.



## Berche

Berche est restée une commune rurale, car elle fait partie des communes peu ou très peu denses. Par ailleurs la commune, comme toutes celles de notre paroisse, fait partie de la zone d'attraction de Montbéliard et n'a pas échappé à la construction de nouvelles maisons.

Les forêts et les milieux semi-naturels représentent 36,6 % du territoire en 2018, en régression par rapport à 1990, 44,3 % au profit de l'urbanisation. En effet, la population s'est maintenue longtemps aux alentours de la centaine d'habitants. En 1980, le chiffre des 200 était dépassé et en 2020 il est voisin de 540.



Nichée à l'orée du bois de Dampierre, la commune possédait autrefois des vignes devenues une parcelle du golf de Pruneville, visible à gauche de cette vue aérienne.

Trois entreprises importantes sont installées en ZI, par exemple de mécanique industrielle et il reste une exploitation agricole.

Autre activité au sud de la commune, une carrière d'extraction de pierre calcaire.

Berche possède encore en ce XXI<sup>e</sup> siècle deux fontaines, dont une est une fontaine-lavoir couverte.

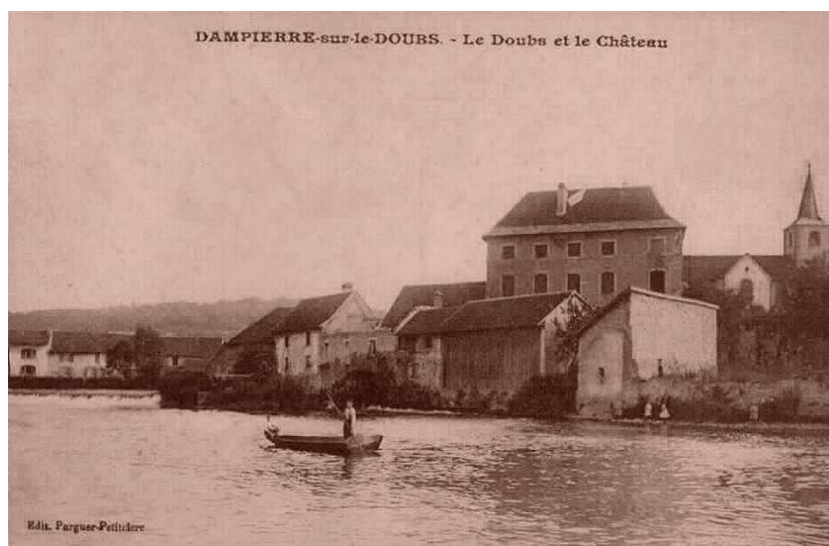
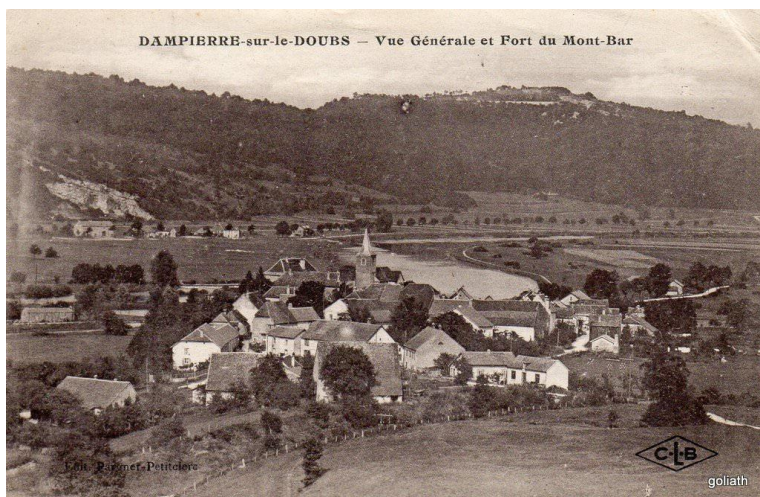
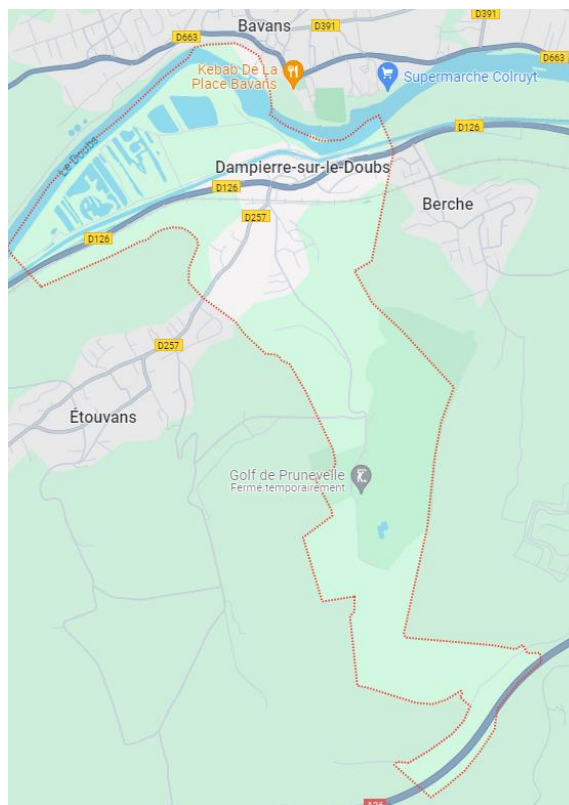


## Dampierre sur le Doubs

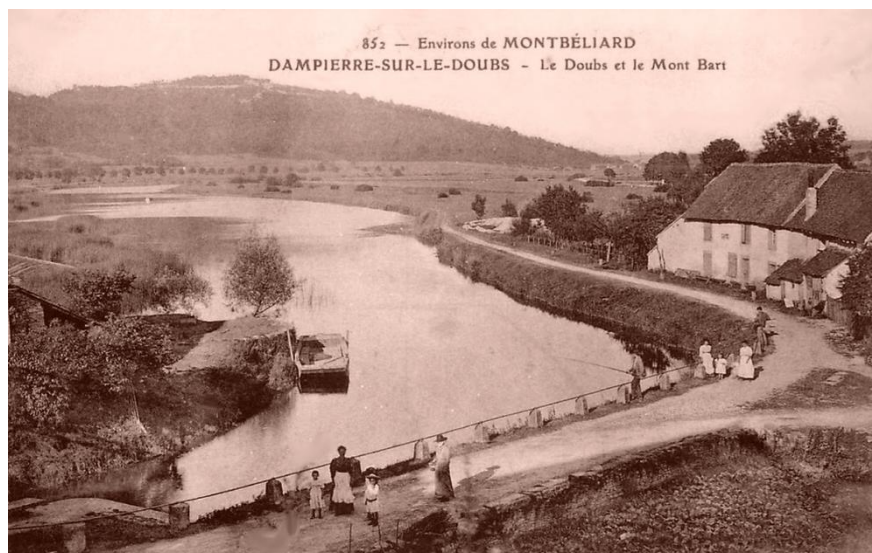
Le village était essentiellement agricole, avec 200 habitants en 1900.

Voici quelques aspects du village au début du XX<sup>e</sup> siècle...

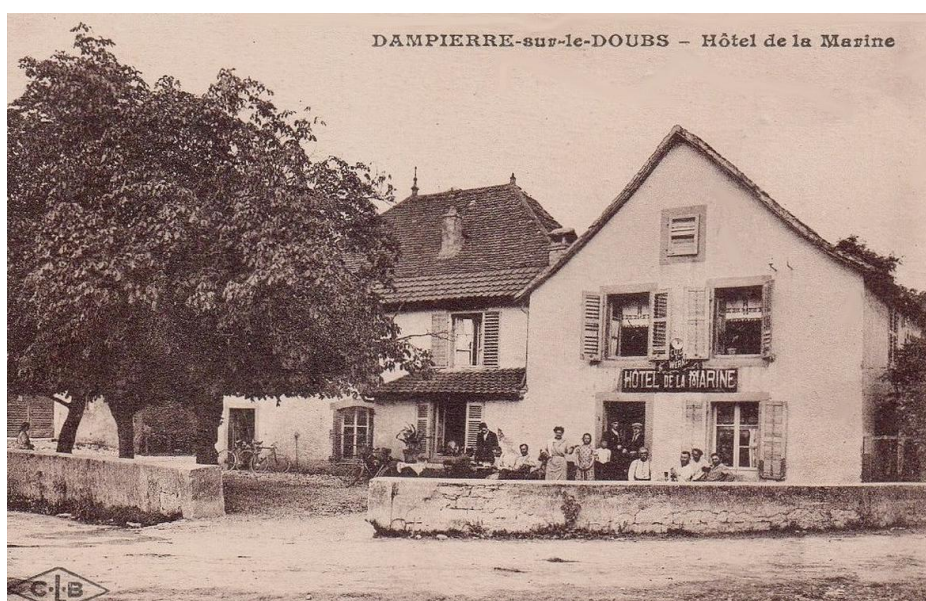
Un tout petit village sur une butte, en bordure du Doubs, faisant face au Mont Bart.



Ce qui reste du château  
en contrebas de l'église.



Le Doubs  
contraint d'amorcer un virage  
au contact du promontoire rocheux





Le moulin est établi sur la rive droite du Doubs à l'extrême fin du 18<sup>e</sup> siècle d'après une autorisation accordée à Pierre Navion le 9 germinal an VI. Pour y accéder il faut traverser la rivière. 

Il est alors équipé de trois tournants (roues hydrauliques actionnant une paire de meules). Propriété de J. F. Fallot, son régime hydraulique est réglementé par une ordonnance royale du 10 novembre 1819. La matrice cadastrale signale la reconstruction d'un "moulin à battre" (battoir) en 1857, alors qu'il appartient aux frères Sahler. Le moulin en démolit et reconstruit en 1873-1874 par Jacques Frédéric et Joseph Frédéric Dorian. Racheté vers 1890 par la

société Viellard-Migeon et Cie, de Morvillars (90), l'établissement hydraulique comprend un moulin et un battoir. Il est complété vers 1902 par un logement et une "grangerie". Il a cessé son activité dans les années 1970. Le bâtiment du moulin est en ruines, mais conserve deux paires de meules et le beffroi. La turbine est encore en place dans le canal.

Etant dans la zone d'attraction de Montbéliard comme tous les villages de notre paroisse, sa population a augmenté, passant à 453 en 2021. Des zones pavillonnaires, ici comme ailleurs, ont vu le jour en bordure du vieux village.



Le lavoir couvert

Le golf de Pruneville est en grande partie situé sur le territoire de ce village.



Une boulangerie, un restaurant, trois agriculteurs, quelques petites entreprises notamment de mécanique outill sont installés sur la commune.



La classe de madame Guyot, du cours préparatoire au cours moyen, à Dampierre sur le Doubs en 1949 : Yvette Verment, Christian Pelier, Hubert Mascetti, Jean Petitclerc, Paul Ballay, Jean Schiantarelli, ? Terraboschi, Colette Bouillard ; Henriette Schiantarelli, ? Sylvant, Noëlle Schiantarelli, Annie Moureaux, Reine Charrier, Danielle Volpato, Raymonde Jeanney, Simone Bouillard, Françoise Verment, ? Terraboschi ; Tranquille Gasparella, Philippe Guyot, Marianne Guyot, ? Maillot, Joseph Hauptmann, Maurice Bosserdet.

Photo d'école datée de 1949

Outre ces quelques frimousses, Dampierre a été le berceau de trois personnages remarquables

Pierre Coysevox (fin XVIème), maître menuisier né à Dampierre est le père du fameux sculpteur, Antoine, né à Lyon. Cette famille est d'origine espagnole.



En 1671, il fut employé à la décoration du château de Versailles et de ses jardins, produisant des copies des marbres antiques.

Contrairement à de nombreux sculpteurs de son époque qui modelaient la terre ou le plâtre, laissant des praticiens tailler le marbre, Coysevox travaille lui-même la pierre,

Antoine Coysevox, *Autoportrait*, Paris.  
Musée du Louvre

Joseph Lasne (Dampierre 1757-Paris 1841)

Le Dauphin Louis XVII serait mort au Temple entre ses bras.

Par arrêté du Comité de salut public du 1<sup>er</sup> juillet 1793, Louis est enlevé à sa mère, Marie-Antoinette et mis sous la garde du cordonnier Antoine Simon, « l'instituteur » désigné, qui sait pourtant à peine écrire, et de sa femme, qui résident à la prison du Temple. Enfermé au deuxième étage, le but est alors d'en faire un petit citoyen ordinaire et de lui faire oublier sa condition royale. C'est l'épouse de Simon, attachée à l'enfant, qui prend soin de le nourrir correctement. Mais les Simon quittent la prison et Louis est alors enfermé au secret dans une chambre obscure, sans hygiène ni secours, pendant six mois, jusqu'au 28 juillet 1794.



Louis XVII au Temple vers 1793

par Joseph-Marie Vien le Jeune, musée Carnavalet



Son état de santé se dégrade, il est rongé par la gale et surtout la tuberculose. Il vit accroupi. Sa nourriture lui est servie à travers un guichet et peu de personnes lui parlent ou lui rendent visite. Ces conditions de vie entraînent une rapide dégradation de son état de santé.

Après la chute de Robespierre le 10 thermidor an II (le 28 juillet 1794), son sort s'améliore relativement, mais la tuberculose progresse, ce qu'omet de signaler Laurent, son geôlier, lorsqu'il écrit, sur le bulletin de la tour du Temple, que les prisonniers « se portent bien ». Le 31 mars 1795, Laurent démissionne.

Il est remplacé par Etienne Lasne.

Membre de la Garde nationale lors de la Révolution de 1789, il est élu capitaine des grenadiers du bataillon du Petit-Saint-Antoine. Participant, à ce titre, à la défense du palais des Tuileries, il est blessé lors le 20 juin

1792 alors qu'il défend l'entrée de l'appartement de la reine. Après le 10 août, il est nommé commandant en chef de la section des Droits de l'Homme. Réputé modéré, Lasne, qui avait refusé de mettre l'artillerie de sa section au service de la Commune lors du 9 Thermidor, est arrêté sur ordre des robespierristes avant d'être relâché par la Convention thermidorienne.

Le 31 mars 1795, Lasne est nommé commissaire préposé à la garde de la Tour du Temple, où sont incarcérés les enfants de Louis XV. Lasne ayant aperçu à plusieurs reprises le dauphin lorsque son bataillon protégeait le palais, il reconnut sans peine le fils de Louis XVI mais fut d'autant plus frappé par la dégradation de l'état de santé du jeune garçon. Comme son prédécesseur Laurent, Lasne fit de son mieux pour améliorer les conditions de vie des deux petits prisonniers. Il fit éradiquer les punaises de leurs lits et passa du temps auprès du « petit Capet », chantant pour lui et jouant avec lui aux dominos. De concert avec son collègue Gomin, il alerta le comité de sûreté générale sur l'inquiétant état de santé du jeune détenu, qui continua à se dégrader malgré les soins (potions, frictions) prodigués par le gardien sur les conseils des médecins. Gardant le chevet du jeune malade. Lasne fut le témoin, le 8 juin, des derniers instants de Louis XVII, qui lui adressa, avant de s'éteindre, probablement d'une péritonite, ses ultimes mots: « J'ai une chose à te dire ... ». Il avait dix ans et venait de passer presque trois ans de captivité.

Après ces événements, Joseph Lasne retourne à son premier métier, peintre en bâtiment.

Il est enterré au cimetière du Père Lachaise (division 40).

<https://www.routedescommunes.com/doubs/bavans/dampierre-sur-le-doubs>  
et wikipedia

Lucien Emile Mossard (1851-1923) évêque de Médée, vicaire apostolique de la Cochinchine. naquit le 24 octobre 1851 à Dampierre sur le Doubs, diocèse de Besançon.

Il appartenait à une famille profondément catholique, et, aux jours les plus sombres de la Révolution, ses ancêtres avaient plus d'une fois donné, au péril de leur vie, asile à des prêtres proscrits. Remarqué par le curé de sa paroisse, l'austère M. Piquet, qui le jugea une précieuse recrue pour le sanctuaire, il fut envoyé au petit séminaire de Marnay ; il y resta six ans, de 1866 à 1872.

Ordination Sacerdotale : 23/09/1876

Départ en mission :

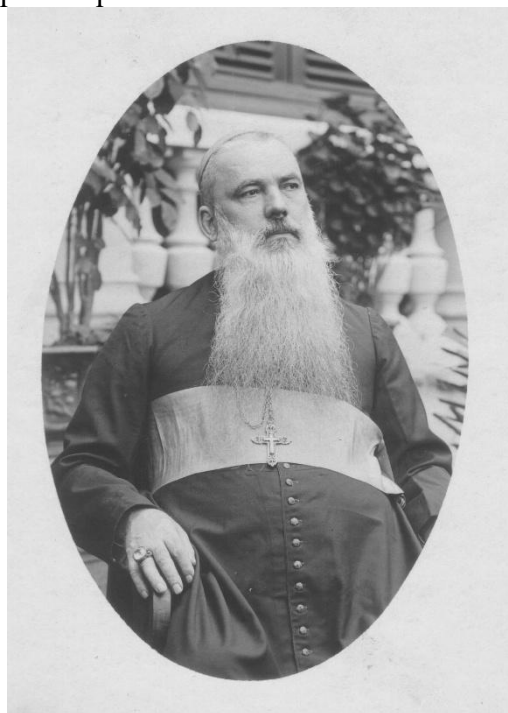
02/11/1876

Consécration Episcopale : 01/05/1899

Première nomination : 1899, vicaire apostolique,  
En Cochinchine occidentale (Vietnam)

Durée du mandat

1899 – 1920



Après une année passée au séminaire de philosophie à Vesoul, il entra le 23 septembre 1873 au Séminaire des Missions Étrangères.

Ordonné prêtre le 23 septembre 1876, il reçut, le lendemain, sa destination par le Vicariat apostolique de Cochinchine Occidentale.



Il y fut professeur au séminaire, et chargé des paroisses de Tandin, de Chodui, supérieur de l'institution Taberd, curé de Cholon, de Choquan, et en 1898 de la cathédrale à Saigon.

Le 11 février 1899 il fut nommé évêque de Médéa, Vicaire apostolique de la Cochinchine Occidentale, et sacré le 1er mai suivant.

Mgr Mossard était alors âgé de quarante-huit ans. De haute taille, de large carrure, les traits fortement accentués, le regard scrutateur, la barbe longue et bien fournie, il représentait le type de la force intrépide et calme. Très bon pour tous, connaissant bien les hommes parce qu'il les étudiait beaucoup, distant quand

il le fallait, indulgent dans les petites choses et ferme dans les grandes, généreux de son argent et libéral dans ses idées, doué de loyauté et d'habileté.

D'un coup d'œil juste et du sens précis des affaires, il possédait les qualités que confère ce don, éminent entre tous, de savoir conduire les hommes et organiser les choses. Ces natures-là sont créées tout exprès pour gouverner. Ses vertus sacerdotales étaient belles et grandes : foi profonde et raisonnée, piété sérieuse et régulière, immuable confiance en la Providence, tendre dévotion envers la Sainte Vierge, telles étaient les principales.



La mission dont il devenait le chef comptait 2.000.000 d'habitants sur lesquels 68.000 catholiques, 59 missionnaires, 68 prêtres annamites, 525 religieuses et religieux européens et indigènes, et 15 catéchistes. Elle était divisée en une quinzaine de districts principaux subdivisés en une soixantaine de districts secondaires et en 300 chrétientés. Elle possédait un petit et un grand séminaire, et ses 160 écoles libres renfermaient environ 8.000 élèves. La charité s'y exerçait dans 4 ou 5 orphelinats et autant d'hôpitaux. Chaque année, de 1.200 à 1.500 bouddhistes embrassaient la vraie foi, et 5.000 à 6.000 enfants de païens étaient baptisés in articulo mortis.

La grande majorité des catholiques observaient fidèlement les préceptes de l'Église : « La vie Chrétienne, écrivait Mgr Mossard, est plus intense au centre ; comme dans l'organisme humain le sang afflue davantage au cœur. La terre est plus dure sur les plateaux et dans les forêts de l'est. La culture des catéchumènes semble plus adaptée au sol marécageux des provinces de l'ouest. »

La bonne harmonie régnait entre les catholiques et les bouddhistes. Les calomnies d'antan avaient disparu. Depuis trente ans, toute la population païenne avait lu les livres chrétiens. Elle avait pu examiner les fidèles dans l'intime de leur vie. Elle savait que la religion condamne les actes mauvais, et elle pensait que chacun serait parfait s'il en suivait les préceptes.

Elle tenait les prêtres en haute estime. Elle distinguait entre les Français qui pratiquaient leur religion, et les autres ; elle disait couramment : « Celui qui pratique est un homme de bien ; de la part de l'autre, rien n'étonne ».

Dans l'administration de la colonie, deux éléments, le gouvernement proprement dit et le conseil colonial, avaient vis-à-vis de la mission une attitude différente. Le premier ne manifestait aucune malveillance, le second reflétait dans une certaine mesure les passions et les opinions de la métropole. Or, à cette époque, la France était agitée par des luttes religieuses fort vives. On préparait la loi sur les associations que devaient suivre l'expulsion des religieux et la séparation de l'Église et de l'État.

Programme de gouvernement épiscopal :

dans cette situation à la fois bonne et menaçante, l'évêque se traça un programme propre à harmoniser les divers éléments sur lesquels pouvait s'étendre son action, à consolider les positions acquises et à améliorer les œuvres existantes. Les points les plus importants de ce programme furent : relations entre tous les membres de la mission, entre eux et les chrétiens, entre les chrétiens et les païens, rapports avec l'administration française, augmentation du clergé indigène, perfectionnement des écoles, développement de la vie chrétienne, toutes choses qui dénotent un tempérament d'organisateur plus qu'une nature de conquérant. Ce fut là, en effet, le caractère particulier de Mgr Mossard et de son gouvernement.



La Cochinchine se devait à elle-même d'avoir non plus un évêque, mais un archevêque. Les mérites évidents, les titres manifestes de cet archevêque, en même temps qu'une simple question de décence, exigeaient que ce prélat eût la croix. Enfin, l'intérêt général bien compris, le souci d'une politique indigène éclairée, faisaient un devoir de réserver une place dans le Conseil supérieur du gouvernement à l'archevêque de Saigon.

Les enfants qui désiraient embrasser les carrières libérales entraient à l'institution Taberd. En 1907, cette institution comptait, malgré la suppression des bourses, 465 élèves : 235 chrétiens et 230 païens. Les uns et les autres assistaient à tous les offices du culte catholique, et recevaient en commun la même instruction religieuse, sans qu'il n'y ait jamais eu la moindre réclamation à ce sujet, et il en est toujours ainsi. Des bouddhistes ont même obtenu le prix d'instruction religieuse.





La cour d'honneur de l'institut

Une autre école tenue par les Frères fut fondée à Mytho ; un pensionnat y fut adjoint, le nombre des élèves y dépassa bientôt la centaine.

En 1911, Mgr Mossard fit établir à Bien Hoa, sous la direction des sœurs de Saint-Paul de Chartres, une école normale pour les religieuses annamites. Enfin, en 1919, malade, près de s'embarquer pour la France, il acquit, grâce à une généreuse famille annamite, une vaste maison au Cap Saint-Jacques pour y installer une autre école normale.





Sans bourses et sans subvention, le nombre des élèves non seulement se maintint, mais il augmenta. En 1900, les écoles de la mission comptaient 9.818 élèves, et 10.851 en 1919.

Le décret *Quam singulari* du Souverain Pontife Pie X, sur la communion des enfants, et ses instructions sur la fréquentation des sacrements par les grandes personnes, fournirent à l'évêque d'excellentes occasions d'intensifier la vie chrétienne. Afin de répondre à la volonté du Saint-Père, et de garder l'uniformité d'action désirable, après avoir consulté ses missionnaires, il édicta, le 20 février 1911, un règlement provisoire portant que les enfants feraient leur première communion privée vers l'âge de 7 ans, et leur première communion solennelle à l'âge de 10 ans. « L'expérience d'une ou deux années, disait-il pour expliquer sa volonté de ne pas faire un règlement définitif, en apprendra plus sur les obstacles à éviter, les sanctions ou les remèdes à employer que des décisions trop hâtives ». Il revint sur cette question en 1912 : « Confiant dans l'efficacité des sacrements pour conserver les âmes et pour les sanctifier, faisons profiter le plus souvent possible les enfants du bienfait de l'absolution et de la sainte communion ».

Ses exhortations à la fréquentation des sacrements furent si bien suivies, que, de 1903 à 1913, le nombre des confessions passa de 160.526 à 299.307, et celui des communions de 209.319 à 599.682; ce qui donne sept confessions par an et par personne et seize communions par chaque pascalisant. Dans certaines paroisses, le nombre des confessions et des communions d'hommes dépassa le nombre de celles des femmes. En 1919, le total des confessions et celui des communions avaient encore augmenté, le premier était de 322.947, le second de 713.677.

« On peut faire, écrivait-il avec grande raison, on peut faire, au sujet de ces communions et confessions fréquentes, toutes les objections et réserves que l'on voudra ; il est impossible que la réception si fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie n'ait pas pour résultat général une augmentation de foi et de vie chrétienne, dans l'ensemble de la population catholique de notre mission ».

Au milieu de ces travaux, les années s'écoulaient, l'évêque vieillissait. En 1911, il fut atteint d'une congestion cérébrale dont il se releva assez affaibli. Il exprima à Rome le désir, qui fut exaucé, d'avoir un coadjuteur. Il refusa d'ailleurs de le désigner, et même d'influencer, par la moindre indication, le vote des missionnaires : « J'ai peut-être mes préférences, dit-il, mais j'aime mieux m'en remettre aux autres et à la Providence ». La Providence le servit bien.

Le 15 avril 1913, il donna la consécration épiscopale à Mgr Victor Quinton, nommé évêque de Laranda et coadjuteur avec future succession. Il lui conféra tous les pouvoirs d'ordre et de juridiction dont lui-même jouissait, ne se réservant « que les affaires qui doivent être traitées officiellement avec le gouvernement » Monseigneur Mossard décèda en 1920 à Dijon.

source

IRFA > **SE DOCUMENTER SUR UN MISSIONNAIRE** > MISSIONNAIRES > MISSIONNAIRE > 1299 – MOSSARD LUCIEN

[https://irfa.paris/ancienne\\_publication/annales-de-la-societe-des-missions-etrangees-1921/annales-n-137/](https://irfa.paris/ancienne_publication/annales-de-la-societe-des-missions-etrangees-1921/annales-n-137/)



Jeunes séminaristes

## Voujeaucourt



Voujeaucourt ne deviendra pas, contrairement à beaucoup de ses voisines, une ville industrielle mais gardera tardivement son caractère agricole, évoluant en agglomération à dominante commerciale et artisanale.

Comme dans les autres villages, des immeubles sont construits, des zones pavillonnaires fleurissent au XXe siècle en lien avec l'essor des automobiles Peugeot. C'est d'ailleurs sur son territoire que cette firme a installé son centre technique de Sochaux Belchamp.

### Personnalité

Le peintre **Pierre Jouffroy**, né le 21 septembre 1912 à Voujeaucourt. Il est le 13<sup>e</sup> enfant (sur 14) d'une famille de menuisiers-charpentiers originaire de la vallée de la Loue.

Attiré très jeune par la peinture, autodidacte, il expose dès 1931 au Salon des indépendants à Paris où il est très vite reconnu. Lauréat de plusieurs grands prix (dont le prix Eugène Thirion en 1942 et celui de La Critique en 1944), ses œuvres sont acquises par de nombreux musées français et internationaux ainsi que de grands collectionneurs.

En 1941, une toile lui est refusée la même année au *Salon d'Automne* : *La Forge des frères Geney à Voujeaucourt*, c'est le début d'un scandale dont la presse parisienne s'empare, met Jouffroy en exergue et lui apporte la notoriété. Les « pour » et les « contre » s'étripent par journaux interposés, le tableau est finalement accepté.

Il mènera de front sa carrière artistique et la restauration du château de Belvoir de 1955 à 2000, date de sa disparition.





Il sera également un ardent défenseur du patrimoine, tant civil que religieux, noble ou paysan, urbain ou campagnard. Pierre Jouffroy est décédé à Belvoir le 11 octobre 2000; selon sa volonté il a été inhumé au cimetière de Voujeaucourt.



Montbéliard sous la neige

Bavans





Pierre Jouffroy se singularise par une grande production de natures mortes



L'église abrite également **Les pèlerins d'Emmaüs**, peint en 1946, le tableau, d'une taille importante (1,30 m x 1,96 m), est un don de l'artiste à la suite d'un vœu.

Avec la fin de la guerre vient le moment de réaliser le vœu qu'il avait fait à l'ouverture des hostilités : offrir à l'église de Voujeaucourt son témoignage de baptisé. Pour ses cinq frères et quatre beaux-frères revenus indemnes du conflit, il remet au curé une grande toile *Les pèlerins d'Emmaüs*, seul tableau religieux de l'artiste. (source Christian Jouffroy)

